

**« Elle porte un *hijab* coloré, ce n'est pas une vraie musulmane »
une ethnographie genrée dans un village musulman en Israël.**

Eléonore Merza (IIAC-LAIOS / De-Colonizer)

Juin 2016

Lorsque je faisais sa connaissance en avril 2006, Samira est une quarantenaire énergique au rire facile, elle est bavarde et est considérée par certains villageois de Kfar Kama (village tcherkesse de Galilée, Israël) comme une « *originale* ». Il lui arrive d'être raillée pour ses comportements publics, certains trouvent qu'elle est trop affectueuse avec son époux et ses enfants et qu'elle ne se « maîtrise » pas assez. La question de la maîtrise du corps est forte dans la communauté tcherkesse, elle est aussi genrée: en public, il ne faut jamais pleurer (surtout pour un homme) ni rire trop fort (pour une femme).

Samira ne porte ni le voile traditionnel porté par les femmes tcherkesses mariées (*shamia*) ni le foulard islamique (*hijab*), bien qu'elle soit mariée et musulmane. Elle est sans doute la personne de Kfar Kama avec laquelle j'ai passé le plus de temps, nous nous sommes très vite liées d'amitié. Nous avons des désaccords nombreux, bien que nous définissant toutes les deux comme féministes, nous étions, par exemple, irréconciliables sur le port du voile qu'elle considérait uniquement comme asservissant. Mais nous aimions passer du temps ensemble, ce qui facilitait grandement « mon terrain ». J'ai beaucoup appris d'elle, je l'ai aussi beaucoup interrogée, j'ai conduit avec elle plusieurs dizaines d'entretiens. Dans un des premiers entretiens qu'elle m'accordait, en avril 2006, elle me disait :

Je suis musulmane comme tout le monde, parce que c'est traditionnel et que cela fait partie de notre identité mais pour moi la religion est une affaire privée. Je n'ai jamais porté le *hijab* et S. [son mari] ne me l'a jamais demandé, il respecte mes convictions. Je sais que certains au village me jugent mais je n'ai pas envie de leur ressembler, je ne porterai pas le voile pour leur faire plaisir (...) pour moi cela n'a pas de sens et je suis libre, je dis ce que je pense, je ne suis pas un perroquet. Ta liberté s'envole si tu es religieuse, tu ne peux pas suivre tes propres désirs. Bien sur, il y a beaucoup de choses positives mais il y a des choses que je n'accepte pas, notamment concernant le statut de la femme. J'ai déjà eu cette discussion avec mes parents, surtout avec mon père qui est très religieux, il aurait voulu que je porte le voile mais il ne m'a jamais

forcé, c'est un homme intelligent. Je suis prête à défendre mes choix et tant pis si ça choque certain, ce n'est pas mon problème, c'est le leur (...)

À chacune de mes visites à Kfar Kama, nous ne manquions jamais de déjeuner ensemble et il nous arrivait régulièrement de nous rendre à Nazareth, à Tibériade ou tout simplement à Kfar Tavor, le village juif voisin, pour pouvoir discuter tranquillement dans un café. Lors de mon dernier terrain au village, je l'appelai pour convenir avec elle d'un rendez-vous. Je fus invitée à déjeuner en famille, avec ses parents que je connaissais bien et que j'étais ravie de revoir. Son père était un érudit local qui m'avait beaucoup appris, je faisais en sorte de toujours lui apporter des livres ou des objets religieux – dont je le savais friand – de Jérusalem. Lorsque je frappai à sa porte le lendemain, j'entendis Samira me souhaiter la bienvenue depuis la cuisine et m'inviter à la rejoindre.

Toute la famille attendait mon arrivée dans le jardin et discutait autour d'un café, je saluai chacun d'entre eux et échangeai des courtoisies avec son père quand elle arriva avec un plat. Je peinaï à dissimuler ma stupéfaction lorsque je la trouvai, vêtue d'une longue tenue marron couvrante et coiffée d'un *hijab*. Et si je m'étais, bien évidemment, abstenue de tout commentaire, son père qui avait remarqué mon haussement de sourcils, m'expliqua que la famille s'appêtait à faire, quelques mois plus tard, le *haj* (pèlerinage à la Mecque). Je les félicitai poliment et passai le repas en leur compagnie tandis que Samira, d'ordinaire bavarde, restait étonnement peu loquace et visiblement gênée. Lorsque ses parents repartaient, je trouvais enfin l'occasion d'être seule avec elle en l'aidant à ranger, nous retrouvions notre complicité mais évitions ostensiblement de parler du « sujet ». À la fin de la journée, alors que nous nous préparions un thé, Samira qui me connaît désormais bien me fixa du regard et me demanda si j'étais choquée par son *hijab*. Je lui répondis qu'elle connaissait ma position sur le port du foulard, nous en avions beaucoup débattu toutes les deux, et qu'elle savait que je soutenais, sans réserve, le choix des femmes qui décidaient de le porter. Mais qu'étant donnée la teneur des propos, très fortement « anti-voile » qu'elle avait pu me tenir depuis des années, j'étais, c'était vrai, assez surprise de la voir, *elle*, voilée. Elle sembla d'abord agacée et tint à me rappeler que personne ne l'avait forcé à le mettre et que c'était son choix. Je lui rappelais que le port (ou pas) du *hijab* n'avait jamais constitué un obstacle à mes amitiés au village, elle me savait très proche de S. et de L. toutes les deux voilées. Je lui rappelais qu'elle m'avait d'ailleurs un temps reproché d'être trop « laxiste » sur le voile. J'étais étouffée par ces débats dans le féminisme français, je pensais pouvoir y échapper dans un village musulman en Israël.

Quelques jours plus tard, je la retrouvai de nouveau en compagnie de sa cousine, pour les accompagner à Umm al-Fahm. Dans la voiture, et alors que je n'étais pas revenue sur la question, elle m'expliqua: « *J'en avais marre de me faire remarquer, j'avais envie qu'on m'oublie un peu* ».

Les villages tcherkesses en Israël sont des terrains présentant une forte répartition sexuée et de genre. Je ne pourrais prétendre avoir eu un accès complet à ses terrains, j'ai passé l'essentiel de mon temps avec les femmes et me suis vue refuser l'essentiel des activités qui ne leur sont pas directement destinées. En général, les hommes refusaient de me

rencontrer seuls, hormis les *t'xhamadas* (les anciens de la communauté) et les jeunes hommes célibataires de mon âge qu'on s'échinait à me présenter, parce qu'il fallait me trouver un mari.

Certains hommes refusaient, sous couvert de respect de l'islam, de me serrer la main pour me saluer. J'ai, à d'autres occasions, vu ces mêmes hommes serrer des mains de femmes étrangères mais j'étais alors dépossédée de ce statut d'étrangère pour être assignée à celui de femme de la communauté. Car pour les villageois, j'étais à la fois « l'une d'entre eux » par ma filiation paternelle mais aussi « celle d'ailleurs », la « différente »: pas mariée, pas religieuse et sans métier. Car anthropologue, ce n'est pas un « vrai métier », m'avait-on dit. La plupart des Tcherkesses d'Israël avec qui j'ai pu tisser le plus de liens sont des femmes et ce sont dans les cercles exclusivement féminins que j'ai pu entendre les discours les plus critiques sur la communauté. Pour de nombreuses femmes, la non-mixité est garante d'un espace *safe* dans lequel, à l'abris des regards et oreilles masculins, elles peuvent exprimer.

Car ce sont, évidemment, les femmes qui sont les plus soumises aux pressions sociales du village, notamment parce que contrairement aux hommes, elles n'effectuent pas le service militaire et ont moins d'occasion de vivre en dehors de la communauté. À Kfar Kama comme partout dans le monde, ce sont elles qui sont exposées aux remarques concernant leur apparence, le poids qu'elles prennent ou qu'elles perdent, la longueur d'une robe ou la couleur d'un hijab. On attend d'elles qu'elles soient de bonnes épouses, de bonnes mères et de bonnes filles. Il y a, au village, des femmes aux carrières brillantes, certaines occupent des postes prestigieux mais elles sont rares. Nadia, une enseignante de Kfar Kama me confiait, en juin 2007:

Notre communauté est très fermée, il y a beaucoup de barrières sociales, nous sommes trop conservateurs et très religieux (...) beaucoup d'hommes du village sont sexistes, et même si aucun ne d'entre eux ne pourrait décider d'empêcher sa femme de travailler pour qu'elle reste à la maison, les femmes ont peur de sortir du village (...) moi, par exemple, en tant que femme, j'ai toujours senti que je ne pouvais pas faire ce que je voulais, je n'aurai pas pu être médecin par exemple. Personne ne m'a interdit d'être médecin mais c'est la façon dont on a été éduqué, j'ai complètement intériorisée cette éducation et je me suis, moi-même, mise certaines certaines barrières. Quand j'ai fini l'université, j'aurais pu choisir un poste ailleurs mais je suis revenue au village pour enseigner parce que je sentais que ma place était ici. Je sentais que le village attendait que je revienne, ils n'auraient pas compris si j'avais fait le choix de travailler ailleurs, quand on n'a pas le choix ce n'est pas un problème, tout le monde comprend mais si tu as le choix

et que tu choisis de travailler ailleurs, c'est autre chose
(...)

Lorsque Dina s'installe à Kfar Kama, elle a vingt-trois ans et vient d'épouser un homme du village rencontré par l'intermédiaire d'une amie. Elle vient de Jordanie, elle a grandi à Amman, sa capitale. Elle se définit comme musulmane pratiquante et a décidé de porter le *hijab* depuis de nombreuses années. Avant que je le lui demande, elle m'explique que parmi ses amies, notamment à l'université d'Amman où elle a fait ses études, toutes ne sont pas religieuses et que la cohabitation entre femmes voilées et non-voilées n'a jamais posé de problème. Quand je l'interroge sur son enfance, elle raconte qu'elle a été élevée dans un milieu tolérant qui respecte les décisions de chacune. Ses soeurs ne portent pas le foulard et sa mère se couvre les cheveux en raison, explique-t-elle, de son âge.. Lorsqu'une de ses amies, déjà mariée à un homme de Kfar Kama, lui présente celui qui deviendra son époux, elle sait qu'elle va devoir aller s'installer en Israël car c'est la « tradition ». Kfar Kama a d'ailleurs bonne réputation en Jordanie, la communauté en Israël est considérée comme plus religieuse et très respectueuse des traditions:

Avant même que mon amie S. épouse M. et qu'elle vienne s'installer ici, j'avais beaucoup entendu parlé de Kfar Kama, nous savons comment ils sont. Il y a des gens en Jordanie qui ont des cousins ou des grands-parents ici, et tout le monde dit que Kfar Kama est un modèle, que les gens ici respectent *vraiment* les traditions, ils parlent tcherkesse, ils vivent entre Tcherkesses, ils se marient entre Tcherkesses¹.

Les allers-retours sont fréquents entre les deux communautés qui se côtoient, certains ont de la famille des deux côtés de la frontière et les mariages sont l'occasion de rencontres entre Jordaniens et Israéliens. Comme de nombreux Tcherkesses de Jordanie, Dina ne parle pas le tcherkesse. Le dialecte de sa tribu d'origine (le Kabarde) est assez éloigné de ceux parlés en Israël (le Chapsough à Kfar Kama et l'Abzakh à Reyhaniya) et elle ne le connaît pas. Comme elle n'a jamais eu ni l'occasion ni le besoin d'apprendre l'hébreu auparavant, elle communique en arabe avec son mari et sa belle-famille qui le parlent parfaitement. Elle me dit que, d'une manière générale, les habitants du village parlent bien arabe mais elle sait qu'on lui reproche de ne pas parler le tcherkesse et que les villageois recourent parfois volontairement au tcherkesse pour l'exclure des conversations ou « *pour qu'elle ne comprenne pas* ». La première fois qu'une amie nous présente, elle me tient un discours très convenu sur sa nouvelle vie au village qu'elle considère comme un lieu idéal pour vivre en tant que Tcherkesse et musulmane. Elle est très enthousiaste à l'idée d'apprendre sa langue d'origine, et elle a visiblement peur de ce que je pourrais rapporter de notre entretien. Au cours des semaines suivantes, je la revois régulièrement, elle reste

¹ Entretien T.W, Kfar Kama, 17 mai 2007.

réservée. Nous sommes en mai 2007, elle s'est installée récemment au village, quand je lui demande si la Jordanie lui manque, elle me dit:

Tu sais, c'est une nouvelle vie pour moi ici. Pour le moment, je ressens juste que ma famille et mes amies me manquent. À Kfar Kama, je me sens à la maison, les gens sont adorables avec moi mais il y a une grande différence entre venir ici, comme toi, pour un certain temps et s'installer, comme moi, pour la vie. Je ne connais pas grand chose de la vie ici, je ne connais pas bien le village et je ne connais presque personne mais je pense que dans quelques mois, tout s'améliorera et que j'y verrai plus clair.

Il m'est aussi arrivé de me sentir très mal au village, j'étais aussi *différente* et cela m'a indéniablement rapproché des femmes les plus en marge. Rapidement, nous sommes devenues proches, nous parlions beaucoup de nos « différences ». Sans doute parce que lui avait confié certaines de mes interrogations et que je lui avais beaucoup parlé de la communauté en France, que je n'avais jamais ressentie comme emprisonnante et qui répond à un fonctionnement et un contexte très différent, elle me confiait alors, deux ans après notre première rencontre, qu'elle trouvait la vie au village difficile:

En Jordanie, nous sommes plus ouverts sur les autres, je veux dire, on peut se marier avec des Arabes par exemple, on a des amies arabes... Ici, ils ne vivent qu'entre eux, ils vivent en vase clos. C'est difficile quand tu n'y es pas habituée, j'imagine que quand tu es née ici, tu es habituée et tu le vis bien mais quand tu viens d'ailleurs, ce n'est pas évident. Souvent, quand je marche dans le village, je vois que les femmes me regardent par la fenêtre, elles m'observent, elles regardent comment je suis habillée, où je vais, à qui je parle.

Dina porte le *hijab*. Elle revêt donc un des attributs attendus d'une *bonne* musulmane. Par contre, à la différence de beaucoup de religieuses du village, elles portent des jeans ou des vêtements très féminins. Et elle possède de nombreux *hijabs* de différentes matières et couleurs qu'elle assortit à ses tenues. Cette marque, considérée comme une excentricité, a suffi à certains pour la distinguer. Manal, l'amie jordanienne qui lui a présenté son époux et qui est également celle qui nous a présentées, ne porte pas de foulard. Elle s'est habituée à la vie à Kfar Kama mais convient que cela a également été difficile pour elle. À chaque fois que je lui demande quelles sont les nouvelles, elle me répond toujours: « *Tu sais qu'à Kfar Kama, il ne se passe rien. Rien du tout !* ». Lorsque nous discutons de Dina, elle est parfaitement lucide sur la situation et elle s'agace en défendant son amie :

Oui, nous ne sommes pas comme eux, et alors ? On est Tcherkesse autant qu'eux, juste ça les perturbe qu'on ne soit pas faites dans le même moule. Dina est très religieuse, elle porte le *hijab* par choix, personne ne l'a jamais forcée... et ils la critiquent parce que son *hijab* est coloré ? Elle est plus religieuse que la plupart des gens ici, elle est sincère dans sa foi et eux, ils la jugent sur quoi ? Sur son *hijab* coloré ? Ils devraient s'estimer heureux, au moins elle est religieuse, elle².

Cette situation est d'autant plus perturbante pour ces *autres* femmes que les Tcherkesses aiment se définir comme une société défendant une égalité parfaite entre hommes et femmes.

A y regarder de plus près, ce sont tout de même les hommes qui accèdent aux formes les plus abouties de pouvoir: ce sont eux qui briguent le mandat de maire, ce sont eux qui représentent la communauté dans les instances politiques et dans leurs dialogues avec l'État. Ce sont eux qui vont à la mosquée tandis que les femmes sont cantonnées à une pratique religieuse privée.

Les femmes de la communauté sont encouragées à poursuivre leurs études à l'université et elles sont de plus en plus nombreuses à être diplômée du supérieur. Paradoxalement, c'est leur nonaccès à une citoyenneté pleine qui permet, en partie et à certaines d'entre elles, d'occuper des postes importants dans le village (directrice de l'école primaire, du *matnass*, responsable du département éducatif du Conseil, par exemple). Les femmes de la communauté n'effectuent pas leur service militaire, elles peuvent donc poursuivre des études supérieure ou une formation professionnelle directement après le lycée et elles « gagnent » trois années sur les jeunes hommes. Mais ce sont encore elles qui freinent d'éventuelles carrières prometteuses pour continuer à assurer le rôle auquel on les destine principalement: s'occuper de leurs foyers, en particulier après la naissance du premier enfant. Le taux de chômage, important dans le pays, touche de plein fouet la communauté et si de plus en plus de Tcherkesses d'Israël sont obligés de quitter le village pour trouver un emploi, en règle générale, les femmes essaient de travailler dans le village ou à réelle proximité. Celles qui ont suivi des études universitaires se sont généralement destinées à l'enseignement, qui demeure une profession hautement féminisée, et ont fait en sorte d'obtenir leur premier poste ou d'être rapidement mutée au village.

La société tcherkesse suit un modèle de filiation unilinéaire et patrilinéaire, ce sont les hommes qui transmettent le nom de famille et qui sont considérés comme les chefs de famille. Traditionnellement la société tcherkesse était divisée en clans et non en familles nucléaires, l'unité de parenté était une cellule étendue (*wunex'hez*) composée du père et de ses fils mariés. Une fois mariée, la *nissa* (belle-fille) rejoignait la *wunex'hes* de son mari, et se devait d'en adopter la *x'habza*. Il n'était permis à personne d'approcher une femme sans en référer au *t'xhamadadu* clan, cette dernière n'était pas autorisée à s'asseoir aux côtés de son mari tant que ce dernier ne l'avait pas formulé et elle devait

² Entretien M.B, Kfar Kama, le 20 juin 2009.

marcher derrière lui lorsqu'ils quittaient leur domicile. En outre, il n'était pas permis à une femme d'appeler son mari, ses beaux-parents et ses beaux-frères par leur nom, et devait leur trouver des *psheq'wets'e* (surnom affectueux) comme '*dighets'ik'wh* (« petit soleil ») ou rappelant un trait de caractère ou physique de la personne comme *nesh'x'ho* (« les yeux noirs »)³.

Pourtant lorsqu'on interroge les Tcherkesses, et y compris la plupart des femmes de la communauté, toutes et tous s'évertuent à énoncer une égalité stricte des droits entre les sexes. Une habitante du village m'expliquait:

En Syrie ou en Jordanie, les femmes sont les bonnes et leurs maris sont les rois, chez nous les choses sont différentes (...) ici, le mari fait aussi le repas, les hommes sont plus progressistes et ils respectent les femmes⁴.

Un nombre significatif de Tcherkesses, et pas uniquement dans la communauté en Israël, insistent sur cette égalité et la notion de respect est souvent utilisée pour décrire les relations harmonieuses entre hommes et femmes. Les membres de la communauté aiment, par exemple, à rappeler que si effectivement, ce sont les hommes qui, historiquement, partaient à la guerre [opposant l'Empire Ottoman à la Russie tsariste de 1785 à 1864], les femmes tcherkesses prirent part aux derniers combats contre les Russes démontrant ainsi qu'elles non plus ne connaissaient pas le sentiment de peur et prouvant leur bravoure. Des Amazones jusqu'aux combattantes kurdes du PKK combattant Daesh en Syrie ou en Irak, l'utilisation de l'image de la « femme guerrière » renvoie pourtant aussi à un fantasme éminemment masculin. En se parant de qualités construites et représentées comme étant « masculines » (la bravoure, l'agressivité, la témérité, la violence etc.), elles « en ont », elles deviennent « respectueuses ».

Chez les Tcherkesses en Israël, et contrairement aux hommes de la communauté, les femmes ne servent pas dans Tsahal. « Parce que ce n'est pas leur place » m'a-t-on dit. À la notion d'égalité est presque systématiquement associée celle du « respect » justement. Lorsqu'on demande aux Tcherkesses d'illustrer ce fameux « respect » des femmes, c'est en général un argument d'ordre religieux qui est énoncé. Alors que leur religion permet la polygamie, elle est prohibée dans la communauté. Un habitant de Kfar Kama m'expliquait:

Nous sommes monogames parce que l'Islam nous oblige à satisfaire son épouse correctement et qu'il est déjà difficile d'en satisfaire totalement une... donc, en gérer plusieurs, ça serait vraiment trop difficile⁵.

³ Entretien F.M, Paris le 08 février 2006.

⁴ Entretien T.B, Kfar Kama, le 3 juin 2009.

⁵ Entretien L.Z, Kfar Kama, le 23 mai 2008.

Tous les hommes avec lesquels j'ai pu m'entretenir au village ont tous tenu à m'indiquer que les hommes et les femmes possédaient un statut égal et qu'ils leur portaient un grand respect, plusieurs d'entre eux me disaient « *bien plus que chez les Arabes par exemple* ».

Car c'est aussi beaucoup de cela dont il s'agit. Cette égalité imaginée, ce respect supposé, sont énoncés dans un contexte précis de distinction. Et le ressort religieux n'est pas mis en avant par hasard. L'égalité des sexes est essentiellement pensée en opposition de la condition supposée des femmes arabes-palestiniennes. Les Tcherkesses, qui sont musulmans mais pas arabes-palestiniens cherchent à légitimer leur place de minorités en Israël.

L'égalité énoncée permet de marquer une comparaison (forcément en sa faveur) à l'*autre*. En réalité, au village, c'est avec les femmes que j'ai effectué les tâches ménagères, une partie de mon terrain s'est justement déroulé dans les cuisines, en préparant des repas qu'on servait à des hommes qui, dans leur écrasante majorité, n'ont jamais participé à ces travaux.

Je n'étais d'ailleurs pas conviée, comme aurait pu le laisser supposer ma place d'invitée dans la tradition d'hospitalité tcherkesse, à boire le café avec eux, sauf dans le cas de réunions familiales. C'est peut-être d'ailleurs à ce statut qu'on peut considérer que j'ai été, finalement, acceptée dans les villages: avant d'être une invitée, j'étais une femme de la communauté, avec le rang que cela suppose. Cela signifiait aussi que lorsque des hommes consentaient à m'accorder un véritable entretien, il se déroulait presque exclusivement dans le cadre familial et en général avec leur épouse. Cela signifiait encore qu'il y avait des sujets qu'on préférait ne pas aborder avec moi car « c'est gênant ». J'ai fait une demi-ethnographie, ou alors j'ai fait une ethnographie de la moitié d'un village, car il y a des terrains genrés. Il y a des terrains, et le mien en faisait partie, qu'on ne réalise pas de la même façon selon que l'on soit une femme ou un homme. Il y a ce que le genre fait au terrain et ce que le terrain fait au genre.